

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

Qu'est devenue la littérature dramatique	— Z...
Le Christ et Rome	— F. V.
Chronique parisienne	— Spes.
Conférence sur le rationna- lisme de la misère	— Pierre Déchaud.
Chronique lyonnaise	— Gonzague.
Le Salon de 1867	— J. Sévère.
Le problème des origines	— Rodolphe d'Isis.
Théâtres	— Alfred Debeaune.
Les Petits Théâtres	— Léon Saint-Urbain.
Angelo, roman (suite)	— Stanislas Charnal.

QU'EST DEVENUE

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Pas de préambule.

Au fait.

L'art dramatique et sublime, reste exilé avec Victor Hugo.

L'art bourgeois s'éteint avec Ponsard.

Le réalisme idéalisé de Murger, n'a pas eu de continuateur.

Il en sera de même du genre satirique de M. Barrière.

L'auteur au profil d'aigle du *Fils de Giboyer*, M. Emile Augier, a fait descendre l'art dramatique de son nuage, et a transformé le théâtre en véhicule des idées de ce parti qui se dit amoureux de littérature et de liberté et dont il partage la gloire.

M. Sardou, ce scribe au petit pied, a tué Denery, Anicet Bourgeois et Paul Féval.

Nos scènes lui appartiennent exclusivement aujourd'hui, ainsi qu'aux carcassiers de pièces à femmes, MM. Clairville, Blum, Halévy, etc...

Conclusion : Bêtisme et immoralité !

O censure ! voilà un nouvel aveu de ton impuissance, une nouvelle «réhabilitation» de la liberté dramatique.

D'une part, l'art est livré sans défense aux *Policemen* de l'idée, — d'autre part aux *fai-seurs* brevetés, décorés et éreintés, aux eunuques du monopole, aux banquiers et tripotiers de toute sorte, et aux courtisanes qui ont déserté leurs boudoirs, pour pouvoir se vendre plus cher.

Le théâtre aujourd'hui ? Duperie.

Ecrivez un chef-d'œuvre ? Cela ne suffit plus.

Il faut avoir des rentes.

Le grand Corneille lui-même, s'il revenait,

serait traité de crétin, avec sa chaussure raccommodée.

On ne croit pas plus au mérite qui va à pied, qu'à l'honneur ou à la vertu sans équipage.

La fée de l'art est funeste par le temps qui court. Sa baguette évoque des merveilles qui sont des mensonges.

Ce n'est pas que la France manque de génies. Il en naît et il s'en forme tous les jours qui seraient capables de pousser son lustre aussi loin que Corneille et Molière. Mais Corneille aurait-il fait tant de chefs-d'œuvre, si, victime du monopole, il eût vu le théâtre repousser sa première tragédie ?

Les directeurs, il est vrai, ont une excuse toute prête. — « Ce n'est pas nous, disent-ils, qui manquons de bonne volonté, qu'on nous apporte de bonnes pièces et on verra si nous ne les jouons pas ! »

Mais quand elles se présentent, ils s'empres-sent bien vite de les refuser, et proclament bien haut que l'art est mort.

Aux inconnus, les directeurs, comme les éditeurs en librairie, crient : « N'entrez pas ! Votre nom ne fait pas de l'argent. »

Ces messieurs ont leurs auteurs comme on a ses pauvres.

Et le sort qui est réservé au génie naissant, au talent qui débute, est de mourir de misère au milieu de ses œuvres improductives.

— Mais aussi, diront les dictateurs de l'opinion, pourquoi vouloir s'obstiner à faire de l'art pour mourir consumé par cette prétendue étincelle qu'on porte dans son cerveau. Que ceux qui sont dévorés de la rage d'écrire, s'ils veulent vivre, rédigent les affiches de chiens perdus ou la *Marche du bœuf gras* ! Un poète qui meurt à l'hôpital ou qui se suicide ! belle affaire ! On ne doit pas plus en tenir compte que de la mort d'un poulet ! Messieurs les rimeurs ne savent-ils donc pas qu'aujourd'hui, le sentiment et la pensée sont choses superflues ! que toutes leurs belles aspirations généreuses ne valent pas un centime au grand livre du doit et de l'avoir. et qu'on ne parle plus aux hommes de l'an de grâce 1867 qu'avec des voix métalliques !...

Certes ! il est vrai le supplice de Prométhée, si admirablement mis en scène par Eschyle ! c'est encore de nos jours la prodigieuse peinture du génie rédempteur aux prises avec toutes les brutales fureurs du mercantilisme et de la sottise. Quel progrès !

Mais, direz-vous, la direction d'un théâtre est une opération commerciale et il faut avant tout songer à la caisse, si l'on veut éviter la faillite, et alors il faut servir au public le ragoût qu'il affectionne, qui l'attire, qui fait de l'argent.

Faire de l'argent !... D'abord, y êtes-vous parvenus ?

Ce n'est pas prouvé, je soupçonne même messieurs les directeurs de faire courir ce bruit pour sauver leur crédit quelque peu ébranlé.

Mais l'art, ne doit-il donc entrer pour rien dans vos calculs de directeur ? croyez-vous que la liberté des théâtres n'existe que pour créer une profession commerciale ? Et vous serez fiers de l'or que vous aurez reçu de tous ceux qui seront venus se pervertir à votre école ? Si le peuple applaudit vos inepties ou vos immorales tirades, c'est qu'on ne lui a servi depuis longtemps que d'ignobles ragoûts, et que la faim fait surmonter toutes les répugnances. L'estomac de Mithridate s'était habitué au poison.

A qui doit-on s'en prendre de la décadence du théâtre en France, et du sort misérable des auteurs ? A la censure, à ses terreurs puériles dans certains cas, à ses complaisances inexplicables dans certains autres.

L'art sublime des Euripide, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Molière, Schiller, Beaumarchais et Victor Hugo, ne se régénérera que par la liberté.

L'art est une religion fécondante, la religion de l'humanité, qui doit rester inviolable.

La liberté est indispensable au génie pour qu'il prenne son essor.

La liberté des théâtres, c'est-à-dire, la liberté accordée à tout industriel de se ruiner et de ruiner les autres, sera sans effet sur le rajeunissement de l'art, tant qu'on n'y ajoutera pas la liberté de l'inspiration, du choix du sujet.... en un mot la liberté du théâtre.

La liberté du théâtre, est le seul correctif à cette liberté des théâtres, qui n'a réussi qu'à assimiler la littérature aux choses de commerce et à en faire la proie des agents d'affaires.

Les idées n'ayant plus peur de se produire, l'art ne se trouvera plus exploité par des *fai-seurs* qui n'ont pour tout mérite que l'effronterie de leur impuissance.

L'indigestion ne sera plus distribuée à une dizaine d'accapareurs littéraires, lorsque il y a tant d'auteurs dramatiques voués à la misère.

Le travail, qu'il soit intellectuel ou manuel,

est le générateur universel, la loi humaine d'où découlent toutes les autres.

Il importe donc que le travail intellectuel soit, nous ne disons pas, encouragé et protégé, mais débarrassé de ses entraves.

L'art libre est assez fort par lui-même.

La situation déplorable de la littérature dramatique transformée en écuries d'Augias a déjà préoccupé deux orateurs du Corps législatif dans une précédente session. Que tous les journaux, tous les défenseurs des grands intérêts de l'avenir accordent leur appui à cette sainte cause... Elle triomphera bientôt.

Z...

LE CHRIST & ROME

MÉDITATION RELIGIEUSE.

I

Non, Rome, tu n'es pas chrétienne ;
Tu dis : Hors moi point de salut ;
Tu n'es que la Rome païenne
Cherchant un égoïste but.Moi ! rien que moi ! c'est ta devise ;
Mon or ! mes pompes ! mon orgueil !
L'univers ainsi se divise
Et les peuples vont au cercueil !...Tu frappes leur intelligence
D'une léthargique torpeur ;
Tu les maintiens dans l'ignorance,
La dégradation, la peur.Pendant ce temps l'esclave chante,
S'enivre d'après voluptés,
Et sur le sein d'une bacchante,
Oublie ainsi ses libertés !

II

Est-ce vivre cela ? Du fils de Dieu fait homme
Serait-ce donc l'enseignement ?
Lequel est le premier, ou de Christ ou de Rome ?
Qui nous accapare et nous ment ?

Ce sont ces hommes noirs, pour régner sur le monde

Et dominer même les rois,
Qu'on voit sur tous les points de la machine ronde
De Jésus pervertir les lois !Toujours Rome a tenu l'humaine créature
Dans la dépendance et les fers,

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

VI

AMOUR DANS UN PALAIS.

Quelques jours après, la principessina recevait dans son palais le marquis Cigognara, lord Pallafax et l'abbé de Matha.

— Principessina, lui dit lord Pallafax, en lui baisant les mains, que c'est bien à vous que d'avoir eu pitié des infortunés qui languissaient à la porte de l'Eden.

— Vous êtes comme la divinité ; on ne doit jamais désespérer d'elle, dit l'abbé de Matha.

— Certes ! fit le marquis, que de fois je me disais : Cette chère principessina ! elle est seule, livrée à ses souvenirs déchirants ! Vous aviez bien M. Angelo... Oh ! mais, c'est comme rien, car il n'a jamais bien brillé par trop d'esprit...

— *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus*, dit l'abbé de Matha.

— Du moins, monsieur l'abbé, répliqua Sydonie, M. Angelo n'a pas le tort de faire des épi-grammes.

— Dernièrement, dit lord Pallafax, il s'est trouvé, à un dîner, avec le fameux peintre Horace, qui l'a persiflé d'importance. Ce pauvre Angelo avait l'esprit au bas bout de la table et ne savait que répondre.

— Oh ! interrompit la principessina, il a plus étudié David que Patru.

— La vicomtesse d'Aloa m'a appris que vous aviez eu besoin de lui pour peindre un portrait de votre père. A-t-il mené à bien ce travail ? demanda le marquis.

— Vous en doutez ? dit la principessina.

— C'est que je n'ai pas eu le même bonheur, répondit le marquis. Je lui avais commandé une *Corinne*. Après un an, je le rencontre à Naples, et, pour palier ce qui n'était qu'un manque de talent, il m'objecte qu'il ne travaille pas de commande, mais d'inspiration. J'ai trouvé le mot charmant, charmant ! Ah ! Il me proposait je ne sais quel changement de mauvais goût. Ce à quoi je lui dis : « Mon cher, faites alors le tableau à votre compte. »

— C'est qu'il envisage l'art pour l'art, dit Sydonie.

— Permettez, qu'a-t-il fait, jusqu'à présent ? des sujet pleins de trivialité ; des scènes de populaire !... parlez-moi du genre noble !

— Vous tombez mal, marquis, ce fut moi qui, consultée par M. Angelo, lui ai conseillé de s'en tenir à la nature et de reproduire ces types de l'Italie.

— Oh ! sans doute ce sont des sujets très-pittoresques, mais encore tout dépend de l'exécution ; dit lord Pallafax.

— Certainement, objecta l'abbé de Matha, M. Angelo pourrait produire un jour quelque chose de passable, s'il s'inspirait de notre sainte religion... l'inquisition ! l'inquisition, voyez-vous, c'est elle qui a fait Ribeira !

— Mieux vaut à la religion d'avoir inspiré Raphaël, répliqua Sydonie.

— J'ai vu, dit encore l'abbé, le tableau des *Moissonneurs* ; seuls quelques esprits de mauvais goût ont pu en faire l'éloge.

— Laissez donc ! c'est alors, monsieur l'abbé, que vous êtes myope, dit la principessina. Mais à l'apparition de ce tableau, le cri d'admiration a été général. Sans coterie, sans cabale, par la seule autorité de son talent, M. Angelo a su conquérir une gloire à laquelle ont applaudi la plupart même de ses rivaux, en dépit des critiques injustes qui ont tenté de réviser à son endroit le jugement du public.

Au même instant, un domestique annonça :

— M. Angelo.

— Messieurs, dit Sydonie à son entourage, j'ai l'honneur de vous présenter M. Angelo, l'illustre peintre dont le nom brille maintenant à côté de celui de Raphaël. Je suis aise de lui témoigner hautement mon admiration pour son sublime talent, mon estime pour son noble caractère, devant vous, messieurs, qui représentez les trois premiers corps de la société... Vous, le clergé ; vous, l'argent ; vous, la noblesse.

— Principessina, nous sentons qu'il y a une infériorité... dit lord Pallafax en prenant congé, ainsi que le marquis et l'abbé.

— Devant le génie, on est toujours inférieur, répondit Sydonie. Revenez quand vous aurez fait une œuvre éclatante, vous, l'abbé, en morale ; vous, le financier, en philanthropie ; vous, mylord, en héroïsme !

Tous trois s'inclinèrent et sortirent.

— Vous me voyez tout étourdi... dit Angelo à Sydonie.

— Écoutez ! répondit-elle, si des paroles blessantes et injurieuses pour moi eussent été prononcées... ne m'auriez-vous pas défendue ?

— Ah ! principessina, ma vie est à vous !

— Eh bien ! j'ai fait pour vous ce que vous auriez fait pour moi... Or, j'ai dû vous défendre contre cette jalousie, ces attaques de la vanité

Et de ses bons élan éternel la nature
En la menaçant des enfers !

Partout le prêtre a dit : « Peuple ! crois ma
[parole,
« Que ton cœur n'examine point !
« Courbe ton front puissant sous ma placide étoile ;
« Du Seigneur ne suis-je pas l'oint ? »

Or, Jésus dit : « SACHEZ ! » — Rome dit :
[« IGNORANCE ! »

Sa lumière est sous le boisseau...
Il dit : « HUMILITÉ ! » — Rome répond :
[« PUISSANCE ! »
Pour faire du monde un troupeau !

Jésus dit : « AIMEZ-VOUS ! » — Rome sème la HAINE
Sans distinguer sexe ni rang,
Et sur le globe entier il n'est pas une plaine
Qu'elle n'ait couverte de sang !

Jésus dit : « CHARITÉ ! » — Rome n'est ASSISTANTE
Que si l'on est à ses genoux.

Il a dit : « PAIX PARTOUT ! » — Et partout MILITANTE
Les peuples craignent son courroux.

Jésus dit : « PAUVRETÉ ! » — Mais partout
[SES RICHESSES
Insultent aux malheurs publics.
Des peuples en haillons elle obtient des largesses,
Tout sert ses odieux trafics.

Ah ! quand donc finira la néfaste puissance
De ces Titans mystérieux

Qui, tenant l'univers en éternelle enfance,
Dispensent la terre et les cieux.

Quand donc un nouveau Christ, revenant sur la
[terre,
Châtiera-t-il tout ces pervers ?

Quand donc sa main puissante ouvrira-t-elle l'ère
Qui doit transformer l'univers ? F... V...

CHRONIQUE PARISIENNE

Il y a certains chroniqueurs à deux sous qui ont
voué leur plume à faire de la célébrité ou de la
réclame aux gens inutiles.

Ils ont imaginé, depuis quelques semaines, de
nous parler continuellement des piques-niques et
bals de M^{me} O'Connell et des soirées de M. Pierre
Véron.

Qu'est-ce que c'est que cette dame, et en quoi
ses festins ou ses danses peuvent-ils intéresser
ceux qui n'ont pas l'honneur d'y être invités ?

Mais M^{me} O'Connell se croit sans doute une ar-
tiste, et c'est ainsi qu'elle protège les arts.

Quant à M. Véron, un fruit sec du journalisme,
il est en bonne voie de passer à la postérité
par la porte du ridicule, comme l'autre Véron
(Mimi).

Les feuilles qui nous parlent tant de ces deux
individualités insignifiantes et culinaires appar-
tiennent sans nul doute au journalisme pique-
assiette.

L'illustre et odorant Veillot est lancé à toute
vitesse sur la route de Rome. Avant de répondre
à tous les défis qui lui ont été portés, de de-
mander raison de tous les coups de trique qui lui
ont été si cruellement administrés, l'athlète sacré
a jugé prudent de visiter l'arsenal papal où l'on
a conservé la légendaire machoire si redoutable
aux Philistins.

Si je suis bien renseigné, c'est avec cette arme
mémoire que le moderne Sanson fera sa rentrée
dans l'Univers qui ressuscite.

Il ne se passe pas de semaine que les journaux
n'annoncent dans leurs faits divers l'arrestation
par la police d'une certaine quantité de chauve-
souris.

Bonnes recrues pour les théâtres à femmes, ces
nouveaux parcs-aux-cerfs de nos Louis XV de la
finance.

Il paraît qu'à la veille de l'Exposition le débar-
quement des rôdeuses de nuit augmente sans
cesse.

Et il faut bien nettoyer la place, si l'on veut que
les nobles étrangers qui rendront visite à l'Expo-
sition n'emportent que de doux et agréables sou-
venirs.

Grâce à cette Exposition, Paris est dans l'attente
un peu fiévreuse qui précède les grands événe-
ments. Ne lui demandez pas de s'intéresser aux
nouvelles du jour : réformes politiques, discours
impérial, tout passe inaperçu.

C'est à qui trouvera le plus ingénieux moyen
pour prendre à la glue les plumes dorées de ces
oiseaux de tous les climats qui vont débarquer
dans quelques jours.

Le commerce, qui se serre le ventre depuis
cinq ans, attend merveille.

Mais l'ouvrier, qui ne peut pas avoir la même
espérance, ne semble pas manifester la même sa-
tisfaction. Il a peur de payer plus cher loyer et
nourriture, sans que pour cela son salaire soit
augmenté ; et l'Exposition lui apparaît comme une
dure saison à passer.

Espérons qu'il la franchira sans trop de peine.
Mais que sera Paris après l'Exposition ?

Le *Don Carlos* de Verdi est décidément un
chef-d'œuvre. Il y a dans cet opéra un 3^{me} acte
après lequel il faut tirer l'échelle.

J'ai assisté à une représentation de cet ouvrage
et j'en ai emporté la conviction que Verdi a atteint,
cette fois, les limites d'un beau qu'on ne peut plus
dépasser.

Son *Don Carlos* arrive à propos pour faire
couler le Pactole dans la caisse des directeurs de
province.

Quoi qu'en puisse dire la presse parisienne, dont
les railleries trahissent un intérêt évident qui se
croit lésé, la décentralisation dans les arts, les
lettres et le journalisme gagne sensiblement de
terrain et de tous côtés on signale en province
des tentatives de ce genre.

Marseille en annonce une qui est destinée à faire
sensation.

M. Emile Rousselot, compositeur connu, a fait
recevoir au Grand-Théâtre de Marseille la *Captive*,
grand-opéra en 5 actes, dont le poème a été écrit
par M. Alphonse Boissier, un des rédacteurs de
l'*Union Bretonne*, de Nantes.

M. Villaret, de l'Opéra, a demandé à créer le rôle
du ténor.

Le compositeur, le poète et le chanteur sont
tous trois de Nîmes.

La littérature se réserve-t-elle aussi pour l'Ex-
position ? Jamais, à cette époque de l'année, on
n'a vu pareille disette de publications.

Quand j'aurai signalé que M. Saint-Marc Girar-
din vient de livrer au public son grand ouvrage
sur *La Fontaine* et les fabulistes, j'aurai passé en
revue toutes les nouveautés intéressantes.

Je dois ajouter cependant que j'ai aperçu en
montre, quelque part, un nouveau livre intitulé :
*Les Troubadours et leur influence sur la littérature
du midi de l'Europe*. On le dit très-curieux, rempli
d'appréciations neuves et originales. Mais je ne l'ai
pas lu.

C'est égal, ayez confiance, lisez avec empres-
sement et n'attendez pas que je vous donne mon
avis personnel, car l'auteur est M. Baret, professeur
de littérature étrangère à la faculté des lettres de
Clermont.

La France commençait à oublier les infortunes
pécuniaires de Lamartine et tout le bruit qui s'est
fait tristement autour d'elles. Mais il fallait bien
y revenir et voilà les journaux qui recommencent
à annoncer, pour la centième fois, que le gouver-
nement a résolu de demander au Corps législatif
de voter au profit de l'illustre poète une récom-
pense nationale de quatre cent mille francs.

Respectez au moins la vieillesse de cette immense
popularité de 1848, aujourd'hui tombée, journa-
listes chroniqueurs aux abois.

N'appellez pas le paiement de certains créanciers
une récompense nationale.

Et quand le gouvernement voudra rendre à
Lamartine le service de liquider sa situation, il
aura la générosité et la délicatesse de payer sans
rien dire.

SPES.

CONFÉRENCE

SUR LE RATIONNALISME DE LA MISÈRE

Tout d'abord, il est de mon devoir de vous
assurer que la Société d'enseignement profes-
sionnel n'entre pour rien dans la conférence
que j'ai l'honneur de vous faire.

Vous êtes également priés, mesdames et mes-
sieurs, de ne pas sauter trop haut si vous m'en-
tendez dire que la misère est rationnelle.

Grande ou petite, en guenilles ou en man-
chettes, elle a sa raison d'être comme les chiens
pour mordre le monde. Elle est, de plus, assez
singulière ; ceux qu'elle pourlèche sont aussi
très-étranges, mais n'atteignent pas le rationna-
lisme à un degré aussi élevé que l'épicerie du
caporal Beauvoir.

Comme on fait son lit on se couche, dit la
sagesse des grand'mères, je pose en principe
qu'on a toujours tort de se plaindre quand une
côte de maïs vous entre dans le dos.

Mon intéressant auditoire me fera observer
qu'il faut compter avec la fatalité. — Et pour-
quoi, s'il vous plaît, se consulter avec cette fe-
melle chimérique qui échappe au contrôle ? Le
plus simple, c'est de la laisser clopiner à sa
guise et renverser les cervelles des imbéciles et
des grands hommes. Il n'y a pas plus de fatalité
dans l'état permanent de nos choses que de
queues aux grenouilles.

A preuve : — Ne voulez-vous plus de débi-
teurs ? N'ayez pas de créanciers. Craignez-vous
les maux de tête le lendemain ? Ne buvez pas
la veille. Désirez-vous une femme fidèle ? Ne
la faites jamais cornette, que diable ! Tout cela
est bête de simplicité comme le chou qui m'a
donné le jour.

Voyons, deux doigts sur la conscience. Vous
avez tous à vous plaindre de quelque chose, et
vous avez raison de vous plaindre : la plainte
d'un homme qui souffre est aussi naturelle que
le cri du compagnon de saint Antoine, quand il
se sent tirer les oreilles ; mais après ? — Glis-
sez la main au fond du sac, et vous vous trou-
verez mordu par une toute petite bête qui s'ap-
pelle en français de sacristie *Mea culpa*.

A tout instant je heurte sur le trottoir quel-
ques jeunes gens, bons garçons, francs comme
l'or, sains comme des citrouilles sous le rapport
intellectuel. L'un est sans emploi et se livre mo-
mentanément à la débîne, ressource de tous les
dégommés ; l'autre se loue médiocrement de ses
rapports avec son patron, c'est l'éternelle chan-
son du commis ; celui-ci voit fuir sa jeunesse et
arriver la quarantaine sans avoir quelque mor-
ceau de mouche ou de vermisseau à lui offrir.
Tous ont travaillé pour quelqu'un et n'ont rien
fait pour eux-mêmes et d'eux-mêmes.

Pain bénit, mes enfants, et pas volé, je vous
assure ! Pourquoi abdiquez-vous avec tant
d'empressement votre libre arbitre ? Pourquoi
avez-vous fait de votre existence matérielle et

précaire une doublure à celle d'un homme qui
sait se tirer d'affaire, et qui ne fait pas tant
mal ?

Tenez, il faut que je remue toute ma bile
d'orateur, gare aux points d'exclamation !

Vous êtes nés de parents empressés à faire de
vous des gens capables et actifs ; à l'école, on
vous a enseigné une fort belle écriture, une
grammaire passable et une arithmétique qui se
perd dans les profondeurs des règles d'es-
compte, d'alliage, de troc, que sais-je ? Vous
êtes savants. Il s'agit bien de voir aux mains
d'hommes supérieurs un lourd marteau, un
lignieux, un guillaume ! Fi donc ! arrière
l'étau noirci, la manicle puante, l'oiseau du
goujat ! Vite dans un magasin aux étincellantes
cuvreries, aux grandes glaces, au travers des-
quelles on verra passer toute la journée de jolies
petites fillettes. Il est vrai que les premiers mois
on ne gagnera rien, les suivants, pas grand-
chose ; mais il faut apprendre le commerce. Et
puis on est jeune, le temps viendra : on en
a connu qui avaient des appointements fabuleux
pour ne rien faire, qui ont épousé la fille du
patron, ou sa veuve, qui maintenant possèdent
campagne à vingt minutes de n'importe où, et
roulent coupé à la moindre occasion.

Rêves charmants, qui dorez si bien l'orgueil
et l'impéritie, vous vous évanouirez un matin et
ne laisserez sur le pavé qu'un petit bonhomme
qui roulera sur des souliers coupés.

L'amour des places, comme simple employé
de magasin, sans connaissances spéciales, rend
l'homme paresseux et incapable d'initiative pour
se tirer d'affaire le jour où une brouille survient
entre lui et son patron. Habitué aux volontés
d'un autre, il oublie de penser ; pour lui, le souci
des affaires, le véritable souci, c'est la fin du
mois ou du trimestre. Effacez cette préoccupa-
tion périodique, par suite d'une séparation, que
lui restera-t-il ? — Le regret d'avoir perdu ses
appointements, la misère à l'horizon, peut-être
un vague désir de retrouver une position illu-
soire dans une autre boutique. — Mais la vo-
lonté de se créer de lui-même une place suppor-
table aux soleils de la société, est absolument
morte dans son esprit. Il a toujours vécu par
ricochet. C'est un serin qui, habitué à la cage
depuis son œuf, meurt de faim, en liberté, au
milieu des prés verts que les moineaux francs
ont appris à gratter sous un pied de neige.

Donc, un peu moins de faux-cols et plus de
coudes ; on se met à l'aise dans ceux-ci, et l'on
s'étrangle dans ceux-là.

Un souvenir des vallons de l'Helvétie ; cela
vient à point nommé :

Il était une fois quatre hommes, conduits par
un caporal ; devant eux étaient aussi quatre
hommes, commandés par un particulier à poil.
Naturellement ils commencèrent à se regarder
de travers, vu qu'ils n'avaient aucune raison
péremptoire pour s'insulter ; d'une chose à une
autre on en vint aux cheveux, et l'hospitalière
Genève ouvrit les portes de Cornavin au courage
malheureux.

Ce n'était pas tout, il fallait becqueter. Or, en
Suisse, comme ailleurs, rien ne rôtit dans les
nuages. C'est là que l'on vit à quoi peut servir

blessée. Je suis heureuse que vous m'avez enten-
due leur dire hautement, à ces gens si vains de
leur fortune et de leur blason, que moi, j'esti-
mais plus le génie, ce don de Dieu, que l'argent
et la noblesse, ces dons de l'intrigue et du ha-
sard ! La leçon a été complète, je pense.

— Croyez que je n'oublierai de ma vie ce que
vous venez de faire pour moi ! J'en suis délicaie-
usement ému. Mais seriez-vous assez bonne pour
me dire en quoi une vie de travail et de retraite
a pu être blâmée ?

— Ils trouvaient que vous dégradiez l'art en
reproduisant le peuple. C'est moi, ai-je répondu,
qui ai conseillé ce genre à M. Angelo.

— Et je m'en souviendrai éternellement. Du
jour où vous m'avez signalé ces types de l'Italie,
je n'ai plus eu qu'une pensée, celle de reproduire
la beauté, la dignité du peuple. Je me suis dit :
J'élèverai ses haillons à la hauteur de la pourpre.
J'ai voulu poétiser la grande famille, convoquer
autour d'elle toutes les fêtes de la nature, mettre
sur le front de mes frères du travail et de la mi-
sère, un tel reflet de majesté, que la lèvre des
princesses elle-même ne craignît plus de s'y po-
ser. Et d'ailleurs, le pauvre et le riche n'ont-ils
pas la même origine ? et la mort ne les jette-t-elle
pas égaux dans la tombe ? Je me suis souvenu de
mon catéchisme, que Dieu a fait l'homme à son
image, et pour l'artiste qui en est convaincu, la
vie n'offre rien de petit. Si j'ai réussi, c'est

bien à vous que je le dois, à vous qui m'êtes ap-
parue comme une étoile de salut dans la voie où
je marchais à tâtons. Vous avez été mon inspira-
tion. Je restais terre à terre, mais en descendant
jusqu'au mortel, la divinité m'a tout d'un coup
élevé jusqu'à sa hauteur. Ah ! tenez, principessa,
vous m'avez acheté et je suis votre esclave.

— Excellent cœur ! Pour le moment, j'ai une
prière à vous adresser. Vous devez partir pour
Paris, où vous appelez votre récent triomphe ?

— C'est plus encore pour y voir quelques amis
et protecteurs dévoués, de ces amis dont Socrate
eut voulu remplir sa maison.

— Eh bien ! pour quelque temps encore, sacri-
fiez-les moi, ainsi que ces ovations qui vous at-
tendent. J'ai bien souffert ; mais quand je suis
près de vous, c'est comme si mon âme s'épa-
nouissait sous un soleil meilleur. J'ai besoin
d'entendre vos paroles si vraies, si pleines de
l'onction du cœur. Vous seul me restez... nous
nous comprenons... c'est que nous avons souf-
fert.

— Nous avons été cruellement éprouvés.

— Moi, mon pauvre père ! vous, votre frère...
et dernièrement votre mère !

— L'âme s'envole à Dieu, le corps reste au
tombeau ; comment ne pas croire à une autre
existence ? Pour moi, je me vois réuni après la
mort à tous les êtres avec lesquels j'ai sympa-
thisé. Cette idée, qui m'est une conviction in-

time, me donne tant de joie que je m'en atten-
dais quelquefois comme un enfant.

— Ainsi, vous consentez à prolonger votre sé-
jour à Florence ?

— Principessina, faites de moi ce que vous
voudrez.

Sydonie se leva en disant à Angelo :

— Je vais me rendre à l'église où est déposé le
corps de mon père, pour prier sur sa tombe.
Vous m'accompagnerez.

Elle s'éloigna en lui faisant signe d'attendre.

— Mon Dieu ! s'écria Angelo en suivant des
yeux Sydonie avec extase, le bord de la coupe
retient-il le vin généreux qui bout, écume,
monte et s'élance ? Moi seul lui reste ! a-t-elle dit.
Oh ! je l'ai bien entendu ! Un pouvoir ineffable
découle de ses lèvres ! Oui, tu m'as conquis pour
toujours, et mon âme t'appartient tout entière !
J'ai le droit d'assister à ces belles soirées sur sa
terrasse, et au sortir de ces confidences, d'em-
porter le bouquet qu'elle a porté sur son sein,
qui a senti battre son cœur, qui a effleuré ses lè-
vres ! Je peux vivre dans l'air qu'elle respire,
dans le parfum de son haleine, dans les rayons
de ses yeux ! Il n'est au monde qu'une chose su-
blime et vraie : l'amour ! J'ai l'amour, j'ai la
gloire, deux fleuves de bonheur ! Oh ! je suis fou !
où cela me conduira-t-il, mon Dieu ? J'ai peur
d'éveiller la jalousie du sort.

Sydonie reparut, couverte d'un long voile de
deuil.

— Venez, mon ami, dit-elle.

A ce moment un domestique entra et lui remit
une lettre ; elle tressaillit en reconnaissant l'écri-
ture de son frère, le colonel Sigismond Commène,
qui lui annonçait son arrivée à Florence.

Le souvenir de ce frère éveillait toujours dans
l'âme de Sydonie un sentiment de terreur : c'est
qu'entre autres faits lugubres du passé Sigismond,
on parlait d'une napolitaine, sa maîtresse, qu'il
avait frappée de plusieurs coups de poignard et
jetée dans les flots, probablement pour la purifier
de quelque infidélité.

L'influence de la famille Commène avait étouffé
l'affaire.

Fils dénaturé, Sigismond avait aussi tenté
d'empoisonner son père pour hériter plus tôt.

Depuis ces actes sombres, poursuivi par la ma-
lediction paternelle, il avait quitté l'Italie et
s'était vendu, comme nous l'avons dit, à l'Au-
triche.

Son retour ne pouvait en effet que glacer d'ef-
froi l'âme de Sydonie.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

l'éducation professionnelle la plus humble, et surgir les ressources qu'on peut tirer de l'initiative individuelle. Inutile de vous assurer que la classe des commis ou employés fut la plus maltraitée du sort ; les gens de lettres crevaient littérairement de faim.

Derrière, sur le plan aux mains calleuses, vivaient, riaient et chantaient tous ceux qui possédaient quelques talents productifs :

Un cordonnier s'était fait arrrrougli, en trois coups de tire-pied son diner était fait ; un garçon alerte devenait commissionnaire de place, il trouvait son existence dans un sac de nuit ; un troisième, fort comme quatre Turcs, montait une lutte d'hommes que mes gras Suisses-Allemands éreintaient à faire pitié. Presque tout ce qui tenait au tissage filait à Zurich enseigner aux têtes carrées à tenir une navette.

Un camarade capitaliste fondait, à la Quene-d'Arve, une fabrique d'allumettes chimiques. Un jour le feu prit à la boîte ; en quelques minutes il n'en resta pas l'ombre de la fumée. Le malheureux était absent ; nous le cherchâmes pour lui annoncer son désastre, avec la louable intention de lui attacher les pieds et les mains afin de maîtriser son désespoir. Nous l'abordâmes de l'air le plus triste que nous pûmes nous procurer, et, après quelque hésitation, nous lâchâmes la fâcheuse nouvelle. — « Oh, fit-il, la maison, je ne dis pas ; mais les allumettes, j'en réponds ! »

Un banc de décroûtter s'établit sur la place Bel-Air. Comme les Genevois hésitaient à s'y asseoir, nous achalandions le commerce en nous faisant tous cirer pour rien : jamais l'émigration ne brilla d'un éclat aussi vif !

Celui-ci vendait des poissons, celui-là des livres, un autre la santé (système Raspail). On implanta (toujours à Genève) la profession de rissoleur de châtaignes. De même que pour le cirage, les Genevois regardaient mais n'achetaient pas ; alors nous achalandions ce nouveau commerce, toujours gratis. Je crois, Dieu me damne, que nous avons mangé le fourneau et bu l'échoppe. (Aïe!). Que voulez-vous, Pierre Dupont ne nous avait-il pas recommandé de

Nous unir pour boire à la ronde ?

Et puis ça fait tant maronner les Anglais ?

On ne craignait pas de se mettre en apprentissage, ce qui, entre autre, a donné à la typographie deux buveurs de plus, et aux beaux-arts un sculpteur et un musicien qui joue du violon un peu mieux que le chien d'un aveugle.

Eh bien ! mes petits amis, que pensez-vous de celle-là ? Qu'eussiez-vous entrepris pour vous tirer d'affaire ? Faut-il assurer que, passé les cartons où vous semblez avoir casé et étiqueté cette force native de la volonté humaine, vous soyez incapables de rien ? — Non, je le crois ; et puis, je ne vous cache pas que je tiens à nous quitter bons amis.

La jeunesse, à quoi qu'il lui arrive, la chaleur du cœur et le sentiment de sa propre dignité, sentiment que les vieilles têtes appellent volontiers entêtement. Avec cela, rien n'est perdu, pas même ce qui n'a pas encore été trouvé.

PIERRE DÉCHAUT.

CHRONIQUE LYONNAISE

Vous ne voudrez peut-être pas le croire, mais le fait est certain. Il y a en ce moment des centaines, peut-être des milliers (plus que nous n'avons de lecteurs) de pieux catholiques qui prient Notre-Dame-de-Fourvières pour la conversion du *Réveil*, ce journal voltairien, impie, vomit par l'enfer pour détruire la foi dans la bonne et sainte ville de Lyon.

Le maudit journal ne se croyait pas appelé, si jeune encore, à inspirer tant d'intérêts. Et comme il se sent toujours attendri par la charité, même par celle de la prière, il ne peut s'empêcher de témoigner sa reconnaissance aux zélés chrétiens qui ont entrepris de sauver son âme.

Mais l'efficacité de la prière ne suffit pas à certaines natures ardentes. Et des lettres, bien entendu anonymes, ont été adressées à quelques parents des malheureux écrivains attachés à la rédaction du *Réveil*. Et avec les lettres sont venus les conseils des amis officieux.

« Laissez-vous votre fils, votre frère ou votre neveu s'égarer ainsi dans cette voie qui conduit aux abîmes ? Lui permettez-vous de répandre le poison dans toutes les classes de la société ? Troubler le repos de la ville la plus catholique du monde après Rome ! Mais c'est commettre une imprudence, c'est se fermer la porte de toutes les carrières. Ah ! pendant qu'il est temps encore, reprenez-le sur le bord du précipice, faites acte d'autorité s'il le faut... etc. »

Et le contre-coup n'a pas tardé à se faire sentir.

Il n'est que trop vrai que l'un des premiers rédacteurs du *Réveil*, l'un de ceux qui avaient le plus vivement insisté pour sa création, nous a complètement abandonné.

Est-ce l'effet de la prière ou des saintes terreurs qu'on lui a inspirées ?

Il a fui sans nous le dire. Mais je ne puis pas croire qu'il soit plus peureux que converti.

Donc avec un peu de bonne volonté, voilà bien presque un miracle pour les catholiques.

Ce qui console les voltairiens restés fidèles, c'est qu'il y a d'avantageuses compensations.

Non seulement de nouveaux collaborateurs viennent se ranger sous notre bannière, mais il nous arrive des éloges de plusieurs côtés. Et à cet égard nous devons des remerciements particuliers au journal la *Libre conscience*, qui compte parmi ses rédacteurs philosophiques et littéraires les noms les plus illustres de la génération actuelle.

Voici comment il s'exprime à notre sujet :

« La presse philosophique acquiert de jour en jour une plus grande importance. Elle compte depuis quelques semaines un nouvel organe à Lyon, le *Réveil*. »

« La confiance dans la puissance de la pensée était morte dans les cœurs ; elle renaît partout. Heureux présage ! Le *Réveil* lutte pour le triomphe des principes élevés et des idées libérales. Nous saluons avec sympathie ce nouveau confrère qui est pour nous un allié ; car nous marchons dans la même direction philosophique. Il appuie la souscription en l'honneur de Voltaire en des termes que nous aimons à reproduire. »

Et la *Libre conscience*, comme le *Sicéle*, nous fait l'honneur de citer la partie principale de notre article.

Où, nous sommes des alliés, des frères. Et malgré toutes les tentatives et toutes les prières nous resterons les fidèles défenseurs de la liberté de penser, de la puissance de la raison contre le fanatisme, l'obéissance passive, la crédulité et la foi.

Des reproches d'un autre genre nous viennent d'un autre côté. — Ne pourriez-vous pas, nous dit-on, mêler un peu plus de gaieté à votre philosophie ? Vous administrez vos élucubrations un peu soporifiques, à trop forte dose, aux Lyonnais qui ne sont pas habitués à ce genre de médecine. Après une journée de travail ils ont besoin de rire bien plus que de philosopher.

Faire rire !... Sans changer de principe et de but... Ce n'est déjà pas si facile.

Existe-t-il à cette heure le journal gai, spirituel, réellement amusant ? Le grotesque abonde... il a eu, dans ces dernières années, je le constate avec tristesse, beaucoup de succès, mais ce n'est pas, je suppose, ce qu'on nous demande d'imiter. — D'ailleurs, il faut pour ce genre d'exercice une vocation particulière. — Et il ne paraît pas que nous la possédions.

Donc, quelque soit notre désir de plaire au public nous ne pouvons lui proposer de nous transformer.

Mais nous tiendrons compte de l'observation dans la mesure du possible.

Et quand nous rencontrerons des idées gaies sur notre route nous nous empresserons de les saisir au passage.

Mais hélas ! elles sont rares par le temps qui court.

Un officier supérieur qui habite Lyon et dont nous pourrions dire l'adresse, est père de deux jeunes filles charmantes, deux beautés, deux grosses dots....

Mais elles ont été élevées au couvent, donc elles sont pieuses et ferventes.

Arrive le moment du mariage. — Les prétendants se présentent en foule. Il n'y a qu'à choisir.

Mais voilà les jeunes filles qui déclarent qu'elles ne veulent être que les épouses du Christ, que le fils de Dieu les appelle à lui, qu'elles ont entendu sa voix. En vain le père supplie, la mère verse des larmes, rien ne peut les détourner de leurs saintes résolutions. « La vocation a parlé » et elles sont entrées comme religieuses et munies de leurs dots au couvent du *Sacré-Cœur*....

Ce serait une instructive statistique à faire que celle des jeunes filles ainsi ravies au mariage, à la famille, à la société ; que l'indication des sommes énormes ainsi arrachées à la circulation par la *vocation religieuse*.

Mais MM. les jésuites qui ont repris partout, même en France, la haute direction du catholicisme n'auront pas la naïveté d'en permettre la révélation.

Pourquoi tant d'épouses au Christ ? Lui qui a dit : Croissez et multipliez, doit trouver qu'il y a beaucoup trop de vœux de chasteté et pas assez de mères de famille.

Ah ! parents aveugles, enseignez donc à vos filles l'éducation du mariage et non pas les rêveries du couvent. Evitez le contact des congrégations, et prenez garde aux vocations qui parlent.

Quand on ne peut pas avoir l'oiseau, il faut au moins lui arracher une plume.

Du côté de Fourvières il existe une maison de retraite où les fiancées vont faire leur noviciat d'épouse.

Aller demander au couvent des instructions sur le mariage !... c'est bien pensé... Qu'est-ce que le couvent peut bien leur révéler ?

Je ne sais, mais ce que je n'ignore pas, c'est que la jeune fiancée reconnaissante ne manque jamais de faire un cadeau à la Vierge, à l'enfant Jésus ou à une sainte quelconque, et que la somme destinée aux achats de noce, à l'installation du ménage se trouve diminuée d'autant.

Enfin, Lyon peut dire : j'ai entendu chanter l'*Africaine*. La salle était comble et enthousiaste ; et M. d'Herblay était si heureux de sa recette et des espérances qu'elle lui donne, qu'immédiatement le bruit s'est répandu qu'il allait écrire à Paris pour obtenir une copie de la partition du *Don Carlos* de Verdi, qu'il traitait lui-même à Bruxelles ou à Carpentras pour distribuer les rôles à ses futurs chanteurs de l'année prochaine, et que dès l'ouverture de la saison le public serait saisi, et par la reprise de l'*Africaine*, et par la première représentation de l'opéra qui n'a pas encore vu le jour : double mine inépuisable de succès et de gros sous.

Serait-ce vrai ? M. d'Herblay, qui était habitué

à réciter des rôles, aurait-il eu cette intelligente inspiration, serait-il capable d'une telle initiative ?

Que je serais heureux de le constater ! Mais il est bien plus facile de suivre les traditions, d'attendre dix-huit mois ou deux ans, afin que la nouveauté n'en soit plus une, que toutes les petites villes de province l'aient fait représenter et que Lyon ait, comme ci-devant, l'agrément d'être servie la dernière.

GONZAGUE.

SOCIÉTÉ DES AMIS-DES-ARTS

Le Salon de 1867.

Formuler un jugement en matière d'art, n'est point chose facile.

Nos plus grands critiques eux-mêmes n'ont pas été à l'abri de l'erreur... partant, de l'injustice. Aussi n'est-ce pas un jugement que je vais porter sur notre salon... c'est une simple causerie que j'entreprends. L'appréciation sera nécessairement rapide et peu détaillée, mais sans parti pris. Et à ce propos une petite anecdote.

On parlait un jour devant M. Ingres, de Delacroix, ce prince de la lumière.

— Ah ! oui, fit l'auteur de la *Source*, qui ne se gênait pas pour appeler Rubens... un *boucher*... Delacroix ! un musicien... charmant garçon... d'ailleurs... quel dommage que ce jeune homme... s'obstine à peindre.

— Ingres ne me pardonnera jamais mon *soleil*, il lui porte trop d'ombrage, répondit en riant Delacroix.

Prenez deux artistes de mérite, placez-les devant une toile ayant quelque valeur, vous serez étonné de la diversité d'appréciation de chacun d'eux. Ce qui excitera l'admiration du premier, sera, peut-être, ce que critiquera le plus vertement le second... et pourquoi... parce que chacun rêve son idéal à sa manière, et, par conséquent, voit, sent et produit d'une façon qui lui est propre.

De là, la personnalité et l'originalité, condition essentielle pour faire un artiste.

Dans l'art de la peinture, il y a deux choses bien distinctes :

La science du dessin,

Le sentiment et la couleur.

La science du dessin peut s'obtenir par le travail ; le sentiment ne s'acquiert pas, c'est un don intime l'instinct du génie. Il en est de même de la couleur.

— La peinture religieuse a jeté une de ses plus belles, mais dernières fleurs, avec notre regretté maître Hippolyte Flandrin... Restait la peinture historique... mais là encore, le sentiment public n'étant plus attiré vers ces belles et grandes compositions s'émousse, s'atténue, s'effémine chaque jour davantage, et délaisse la grande peinture pour le tableau de genre.

Voilà pourquoi l'artiste, malgré ses aspirations, abandonne peu à peu les grandes traditions de l'art, un genre devenu improductif, pour le tableau à femme, qui lui donne, sinon beaucoup de gloire, du moins assez d'argent. Tableau dont le *nu* de mauvais goût compose presque toujours le sujet.

C'est triste à dire, mais il en est des arts comme des lettres : la spéculation a tué le sentiment du beau, qui n'est que la splendeur du vrai.

Ce n'est pas le niveau artistique qui baisse en France... c'est le niveau moral.

— L'Exposition universelle a fait tort à notre salon de cette année.

On devine, que nos artistes en renom ont concentré leur inspiration, afin de pouvoir représenter plus dignement l'art français, au grand concours de 1867. Néanmoins, ce n'est pas la quantité qui manque, mais il n'est pas une œuvre qui impressionne et qui captive.

Rien de réellement remarquable. Point de ces toiles à sensation, qui font époque et qui relèvent le niveau de l'art.

Une grande abondance de paysages et de natures mortes.

Les natures mortes dominent cette année ; c'est un article très-demandé, qui prend décidément faveur, mais qui reste étranger à l'art sérieux.

Serait-ce être trop sévère, que de classer parmi ces dernières les raisins de M. Pizzety, les narçisses de M. Chainé, et surtout les paysages signés Pontius.

Comme critique principale de l'Exposition, nous croyons qu'on ne saurait trop protester contre la mauvaise tendance de l'Ecole, qui se borne à effleurer l'art, sans étudier l'esthétique et le sentiment de la nature. L'influence exercée par la toute-puissante direction de M. Carnuelle-Aigny, ne brille pas on le voit, par ses résultats. Nous reviendrons sur ce sujet ; mais n'anticipons pas et procédons par ordre.

Une observation personnelle.

— Je ne tiens pas ma plume dans ma poche, j'écris comme je pense, le bien et le mal, l'éloge comme le blâme.

Le *Changeur* de M. GAUTHIER, est sans contredit, une des plus belles toiles du salon ; il est dommage que ce tableau soit placé trop haut : on ne peut l'apprécier à sa juste valeur...

Cette tête d'avare est tout un poème !

Quelle expression... et comme le peintre a bien su rendre sur cette figure anguleuse, l'ardeur inquiète, la cupidité, enfin... toutes les mauvaises passions qui s'agitent dans cette âme de juif :

C'est une peinture large et vigoureuse.

M. PROTAIT a sa réputation faite, réputation méritée, d'ailleurs. Il a la spécialité des types militaires. Nul mieux que lui n'a su rendre la physionomie vive du soldat français. On se rappelle son *Soldat mourant* du dernier salon.

Son tableau du *Bivouac* brille surtout par la vérité des attitudes, le laisser-aller plein de naturel de ses groupes, le choix du paysage et surtout l'allure véritablement martiale de nos troupes. Mais le dessin est un peu maigre et toutes les têtes se ressemblent. Même coupe de visage, même trait, même regard.

Au premier plan des soldats groupés autour d'un feu, causent entre eux. Celui qui a la parole est un loustic à tête blonde ou rousse. — Peut-être rousse ou blonde, on n'a jamais pu savoir, — qui a mis habit bas et qui tout en contant son histoire a soin d'empêcher le feu de s'éteindre ; ce qui lui donne une fausse ressemblance avec la vestale romaine. Aux autres places des groupes semblables, de la fumée qui monte et plus loin encore dans le lointain, des feux qui brillent, etc... c'est tout.

M. ANTIGNA a droit à tous nos éloges pour son *Jeune Mendiant breton*, que la commission s'est empressée d'acquiescer et sa *Bergère bretonne*. Ces deux tableaux se font remarquer par une grande correction de dessin, une couleur vraie et surtout par une expression saisissante.

Quel contraste entre ces deux têtes ! Lui le jeune mendiant honteux et brûlé par les rayons du soleil, s'est appuyé contre un fragment de colonne pour avoir un peu d'ombre, et de là, le chouan timide sans cesser d'être fier tend son chapeau, implorant la charité des passants.

Elle, au contraire, heureuse et tranquille dans la solitude des champs laisse errer ses pensées pendant que son troupeau folâtre. A quoi pense-t-elle ? A ce que pense toute fillette de quinze ans dont la misère n'a pas avili le cœur.

M. CLAIRIN, a exposé une fort belle toile. *Le Conscripé de 1813*. M. Clairin procède beaucoup de M. Protas, comme lui, il a un pinceau énergique et saisissant.

Un souffle d'Horace Vernet dans ce tableau, un peu trop poussé au noir cependant.

La *Sainte Femme*, de BELLIVEAUX est exécuté avec cette admiration que l'artiste doit avoir pour la nature. — C'est une protestation heureuse contre les tendances de l'école actuelle.

Cette noble tête de femme, baissant la couronne du Christ, exprime bien la douleur et l'austérité de la foi. Il y a surtout près des tempes des tons nacrés admirablement réussis. Seulement, la position du cou est un peu forcée. Et puis, pour une femme si sainte, si triste, elle est bien un peu grasse... quoique jaunée par les larmes.

L'*Hospitalier volontaire*, de ARMAND-DUMARÉSQU, mérite d'être remarqué ; son soldat blessé est réussi, surtout comme couleur, mais la tête de l'infirmier manque de caractère ; la croix rouge-brûlée qu'il a au bras, tire trop l'œil, fait tâche et nuit à l'harmonie générale.

Le *Corps-de-Garde*, de M. COMTE, est un des tableaux de genre qui se fait le plus remarquer. Le mouvement du lansquenet qui bâille à se décrocher la mâchoire, est plein de hardiesse... et à part un bras qui me chagrine, c'est très-heureux de couleur et de dessin.

Pourtant... je ferai remarquer à M. Comte que son intérieur est bien propre, bien luisant pour un corps-de-garde (du XVII^e siècle, surtout... Pas une tache sur cet habit beurre frais, pas un grain de poussière dans cette salle basse (que M. Jouve s'obstine à prendre pour un salon). Ah ! si... sur la muraille, à droite, deux élucubrations artistiques tracées de main de maître... d'armes.

Une peinture décorative de M. DOMER m'a semblé fort belle, mais la mauvaise condition de lumière dans laquelle ce tableau se trouve placé, empêche qu'il puisse être apprécié comme il le mérite. Autant que j'ai pu en juger... une grande harmonie de couleur et une bonne composition.

M. DIAZ de la PENA a envoyé deux petits tableaux. Autant de petits diamants : les petits diamants font les grandes rivières.

Je remarque avec peine l'absence de M. ROY-BET, qui a tant fait parler de lui avec son fou (*Chicot*).

M. TISSOT a longtemps cherché sa voie. L'a-t-il trouvée ?

Son nouveau tableau, le *Départ de l'Enfant prodige*, semble indiquer qu'il s'abandonne décidément au pastiche Moyen-Age, et qu'il ne puise ses inspirations que dans les vieux missels.

C'est à Venise qu'il place la scène de son nouveau sujet. Pourquoi ? — Le livret ne le dit pas, et il est impossible de le deviner.

Cependant il faut reconnaître, pour être exact, que si son œuvre soulève de vives et justes critiques, elle recueille quelques approbations.

Trop sec, disent les uns, pas le moindre sentiment de la perspective aérienne ; ses fuyants sont aussi accentués que les premiers plans et enfin le peintre vise trop à l'excentrique.

Couleur locale, disent quelques autres, genre de peinture en rapport avec le sujet. — Originalité. — Etude sérieuse de l'idée biblique.

Par exemple, tout le monde s'accorde à trouver les animaux parfaitement mauvais.

Nous croyons, quant à nous, que M. Tissot a tort de s'inspirer ainsi de la peinture du XII^e siècle. — L'art de cette époque n'a plus cours et les défauts de la peinture Moyen-Age devraient au moins être corrigés. Il ne suffit pas de copier des costumes d'après Ocagna, pour faire un bon tableau.

M. BELLANGÉ (élève de feu son père) a un faible pour les soldats de la garde. Grand bien lui fasse !

M. VIGER-DUVIGNAU travaille surtout pour les dames. Après la *Toilette du sacre*, la *Visite de l'empereur Alexandre à la Malmaison*. Toujours le même procédé, pour changer... spécialité d'étoffes en tous genres et de détails d'ameublements. Très-remarqué... des fabricants et des dames : — ressemble à une miniature de porcelaine. En outre, le sujet n'est pas précisément national.

Un charmant petit tableau de genre, c'est le *Marchand de sable*, de M^{me} RONNER.

JULES SEVERIN
(La suite prochainement.)

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES (Suite)

« Ceux qui croiraient que la philosophie positive nie ou affirme quoi que se soit (sur ce qu'il faut penser des causes premières et finales) se tromperaient. Elle ne nie rien, n'affirme rien ; car nier ou affirmer ce serait déclarer que l'on a une connaissance quelconque de l'origine des êtres et de leur fin. Ce qu'il y a d'établi présentement, c'est que les deux bouts des choses nous sont inaccessibles, et que le milieu seul, ce que l'on appelle en style d'école le relatif, nous appartient.

« Nous ne savons rien sur la cause de l'univers et des habitants qu'il renferme. Ce qu'on en raconte ou imagine est idée, conjecture, manière de voir, suggérées spontanément à l'esprit par le premier aspect. Ce fut là l'hypothèse primordiale, début de toute civilisation et de toute science. Mais peu à peu la civilisation et la science ont trouvé aux choses un second aspect.

« La philosophie positive ne s'occupe donc ni du commencement de l'univers, si l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive aux êtres vivants, plantes, animaux, hommes après leur mort ; pas davantage de la consommation des siècles, s'il y a une consommation des siècles. Permis à chacun de se figurer cela comme il voudra, aucun obstacle n'empêche celui qui s'y complait de rêver sur ce passé et sur cet avenir... » (Paroles de philosophie positive.)

Mais ce rêve est inévitable, il n'est personne qui ne le fasse ; le cœur ne peut accepter le désespoir du doute et la raison ne veut pas renoncer à chercher le pourquoi des choses. Aussi M. Littré lui-même et son école, ont-ils une solution pour ces inévitables problèmes.

M. Littré affirme, en effet, qu'il ne peut rester aucun doute sur ce qu'il faut penser des causes premières et finales, puis il ajoute :

« L'univers nous apparaît présentement comme un ensemble ayant ses causes en lui-même, causes que nous nommons ses lois. Le long conflit entre l'immanence et la transcendance touche à son terme.

« La transcendance, c'est la théologie ou la métaphysique expliquant l'univers par des causes qui sont en dehors de lui ; l'immanence c'est la science expliquant l'univers par des causes qui sont en lui. »

Ainsi, c'est en vain que le positivisme veut maintenir la science exclusivement dans les voies expérimentales et laisser Dieu dans l'ombre.

Il laisse percer quelle est sa pensée, à quel résultat ont abouti ses recherches et ses réflexions. Pour lui, la cause de l'univers est en lui-même ; c'est la science qui le révèle et l'explique. Les positivistes ne sont donc pas éloignés d'être matérialistes. Cependant, il ne faut pas forcer l'interprétation, et puisque la philosophie positive déclare insoluble le problème des origines, nous nous contenterons d'admirer sa méthode déductive et de rendre un glorieux hommage aux services qu'elle a rendus ; mais nous n'avons pas à apprécier son système de la création. Tout au moins en dehors du matérialisme, le naturalisme, dont on trouve l'idée première dans quelques philosophes de la Grèce, dans Lucrèce, et ensuite dans certains philosophes du XVIII^e siècle, notamment dans Diderot, a été ressuscité, élargi, complété par M. Taine. Cet auteur ne se laisse pas effrayer par la solution, il l'aborde en face et la tranche résolument.

La cause des faits, suivant M. Taine, est toujours et ne peut être qu'un fait. — C'est l'expérience qui le déclare. — La nature n'est et ne peut être que le résultat d'un fait. Le but de la science est de découvrir les faits qui sont causes des autres. Et pour y parvenir elle ne doit pas sortir de la région des phénomènes qui sont la seule réalité.

Quand il lui a été donné de découvrir plusieurs faits générateurs, elle forme des groupes, des classifications ; ces groupes obtenus, elle cherche le fait supérieur qui engendre ces divers groupes, et elle continue jusqu'à ce qu'elle arrive au fait unique qui est la cause universelle. Donc le monde est une série de faits et l'homme une série dans la série.

On voit sans peine le rapport entre le naturalisme et le positivisme. Ils s'appuient l'un et l'autre sur l'expérience, la méthode est la même, et, vraiment, je suis très-étonné qu'en faisant le procès aux spiritualistes, M. Taine attaque également les positivistes.

L'erreur des uns, dit M. Taine, est de placer les causes hors des faits ; l'erreur des autres est de les reléguer hors de la science.

« C'est pourquoi si l'on prouvait que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits, on refuterait à la fois les uns et les autres... »

Mais les positivistes ne relèguent pas les causes hors de la science ils les déclarent seulement au-delà de ses découvertes.

La seule différence à signaler, c'est que le naturalisme est encore plus radical que le positivisme.

Il absorbe l'infini dans le fini, il réduit toutes choses à l'univers, il ne voit rien au-delà de la nature. Tandis que le positivisme, qui repousse toute théologie et toute métaphysique, laisse entendre, assez faiblement, qu'il y a peut-être quelque chose en dehors ou au-delà.

Faut-il donc être si sévère pour ce silence ? La science a-t-elle donc trouvé la vraie solution du problème ? n'y a-t-il plus rien dans l'ombre ?

Avant tout, je veux, sur un point, rendre justice à cette double philosophie qui s'appuie sur les faits.

Les panthéistes de tous les temps, Parménide, Plotin, Bruno, Spinoza, Hegel, avaient toujours

nié l'autorité de l'expérience. Les sens, disent-ils, sont trompeurs, on ne peut les prendre pour guides ; l'expérience, d'ailleurs, ne fait connaître que des phénomènes et non pas les causes de ce qui est. Or, la philosophie est la science du pourquoi et du comment des choses, et c'est la raison seule qui peut lui servir de flambeau pour la conduire dans les profonds mystères de l'origine des choses.

D'autre part, la métaphysique spiritualiste et théologique n'invoquait la raison que pour l'incliner devant la foi, et n'admettaient les phénomènes et les conclusions de la science que lorsqu'ils étaient d'accord avec la Bible.

C'est, au contraire, à la science, basée sur l'expérience et sur les faits, que le naturalisme et le positivisme ont sans cesse recours. C'est à elle qu'ils demandent toutes leurs solutions.

C'est à la science qu'ils empruntent cette démonstration qu'il existe dans l'univers des lois générales et constantes, auxquelles il n'est pas permis d'admettre la moindre dérogation, la moindre suspension, le moindre trouble. Et cette démonstration irréfutable a renversé bien des erreurs que les spiritualistes d'aujourd'hui sont les premiers à repousser. J'en excepte toutefois l'école théologique ultramontaine. — Il suffit de lire la dernière brochure de l'évêque d'Orléans : *L'Athéisme est le péril social*, pour voir qu'elle n'a rien modifié des idées du Moyen-Âge sur la Providence et la justice divine.

Il n'est plus question dans l'histoire scientifique de grands cataclysmes, de vastes bouleversements, œuvres imprévues d'une puissance mystérieuse. Ce paradoxe du miracle est à jamais détruit ; tous ces changements, d'après le système de M. Charles Lyell, sont le résultat du travail de la nature.

L'effet de causes immédiates et d'actions lentes, telles que celles de la mer et des marées, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des vents et de la pluie, ces causes par leur action continue pendant des myriades de siècles ont produit la forme actuelle du globe et donné à la terre sa physiologie. Or, ce travail de chaque jour est une des conditions physiques du globe, il ne s'arrêtera jamais, et bien des fois encore il devra changer sa face mobile, et si ces transformations échappent à nos regards, c'est que la vie de l'homme n'est qu'un instant imperceptible dans l'existence du monde.

La raison ne dit-elle pas, d'ailleurs, que s'il y a un Dieu créateur, souveraine sagesse et suprême perfection ayant agi avec une indépendance entière et dans toute la plénitude de la science et de la puissance, il a dû établir ces lois immuables. Les lui faire modifier chaque jour, suivant les hommes, les événements ou les prières, c'est pour rendre hommage à sa liberté et à sa puissance, accuser sa perfection et sa prévoyance. C'est le ravalier au niveau des gouvernements humains, qui n'ayant qu'une science et une puissance bornées vivent au jour le jour et ne savent prendre que des dispositions transitoires et de détail. Suivant une pensée de saint Augustin : La foi voit mieux la divinité dans l'ordre immuable des choses que dans les dérogations à l'ordre éternel.

Donc, quand cette philosophie scientifique, qu'on appelle le positivisme et le naturalisme, détruisant la possibilité du miracle de l'intervention divine, capricieuse et inexplicable, contraire à la loi harmonique de l'œuvre universelle, établit l'immuabilité et l'ordre des lois de la nature ; quand elle nous prouve que chaque fait qui se produit a sa cause dans un autre fait ; que la science le démontre, et qu'elle ne peut être trompée, nous applaudissons sa logique et ses services rendus.

Mais, d'un autre côté, ne pourrait-on pas lui reprocher de sacrifier la raison à l'expérience ; de diminuer, outre mesure, le rôle qu'elle doit remplir dans l'étude des questions philosophiques ? Qu'il n'y ait plus, si c'est possible, de jugement a priori, que tous s'appuient sur les faits ; mais quand il y a absence complète de phénomènes naturels ; lorsque nous arrivons aux éléments vraiment primitifs, pourquoi empêcher les réflexions, le jugement, les solutions de la raison ? C'est une de ses prérogatives utiles à l'humanité, sachons la lui conserver. Pas d'empirisme, ils auraient pour fatale conséquence de déplorables erreurs, d'étranges illusions, mais pas de sacrifices inutiles.

Ce devoir accompli, que devons-nous penser de la solution du naturalisme sur la question des origines ? Je ne parle plus de positivisme puisqu'il déclare qu'il ne sait rien.

Pour le naturalisme, nous l'avons dit, il n'y a pas de cause divine à l'origine du monde, ni dans son développement. L'intelligence est à la fin, non au commencement des choses.

Mais il y a une force qui donne l'impulsion aux faits. C'est suivant la loi génératrice qui réside dans cette force que les faits se produisent. La suite des choses contient en soi la nécessité de tous les faits dans leur succession ; nécessité logique, immuable, qui produit l'unité de l'univers. L'unité de l'univers ne vient donc pas d'une chose extérieure étrangère au monde, ni d'une chose mystérieuse cachée dans le monde, elle vient d'un fait général semblable aux autres, loi génératrice d'où toutes les autres se déduisent, de même que de la loi de l'attraction dérivent tous les phénomènes de la pesanteur des corps.

Par cette hiérarchie de nécessités, le monde forme un être unique, indivisible dont tous les êtres sont membres.

Expliquée plus simplement cette théorie est la négation formelle du Dieu personnel. La nature le remplace avec cette force ou cette loi de la nécessité logique l'imposant à la succession de tous les faits.

En outre, ce qui est est nécessairement et nécessairement aussi de la manière dont il est. Ce qui arrive ne pouvait pas ne pas arriver et cela seul était possible ce qui arrive.

Entendue dans un sens absolu cette théorie n'est rien moins que la cause créatrice du fatalisme, conséquence nécessaire d'ailleurs de la suppression de la divinité remplacée par une force, une nécessité fatale.

De plus, les pensées et les sentiments ne sont que des effets naturels et nécessaires comme les faits physiques, la liaison est la même car il n'y a pas deux natures, la nature physique et la nature morale.

Ajoutez, enfin, que les choses n'ont jamais commencé suivant M. Taine, qu'il y a au commencement de la nature la quantité pure d'où le monde est sorti, par un fait nécessaire ; et que la méta-

physique avec ses recherches des causes premières en dehors du monde avec la consécration d'un être intelligent, créateur de l'univers doit être proscrite comme un reste de superstition qui deshonore la science.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES DE LYON

La gloire de Meyerbeer vient d'être, une fois de plus, consacrée par le succès.

Plus heureux que Murger nous avons entendu l'*Africaine*, et nous comprenons d'autant plus le regret exprimé à sa dernière heure par ce grand poète de l'avenir. Science, inspiration, poésie, originalité, le maître a tout prodigué dans cette partition dernière, jetant à pleines mains l'harmonie et se surpassant lui-même, oserais-je dire, si je ne craignais de proférer une impiété.

Rendre compte d'une œuvre aussi capitale n'est point une faible tâche, et c'est une rare bonne fortune pour le critique que d'avoir à s'en acquitter. Aussi me contenterai-je pour aujourd'hui d'un aperçu général, me réservant d'examiner en détail les passages sublimes dans lesquels on s'engage à chaque pas, et qu'il faut avoir admirés souvent pour en bien saisir toutes les beautés.

Le poème d'un opéra n'est pas, le plus souvent, étranger à sa réussite, non plus que sa mise en scène. (Cela est regrettable, mais cela est ; je n'en voudrais pour preuve que l'insuccès du *Templier*.) Meyerbeer l'avait parfaitement compris ; aussi ne négligeait-il aucun détail, et choisissait-il toujours des intrigues saisissantes et dramatiques, dignes de la scène et dignes de lui, et capables, à un moment donné, d'émuouvoir ou de passionner les spectateurs.

Feu M. Scribe, que les adeptes de toutes les écoles ont critiqué, non sans raison, quoique peut-être outre mesure, avait, il faut le reconnaître, une aptitude spéciale pour construire un livret d'opéra. Malgré *Bataille de Dames*, malgré *la Chaine*, malgré *la Vierge d'eau*, la postérité ignorait toujours son nom, s'il n'avait, pour se préserver de l'oubli, signé les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine*. Ce dernier poème est des mieux réussis ; les effets sont sagement amenés et habilement obtenus, les situations abondent, enfin, la figuration ne laisse rien à désirer.

J'aime à croire, cependant, que si le compositeur eût assisté aux répétitions, il n'aurait pas laissé finir le quatrième acte par la scène un peu décousue qui le termine.

J'ai parlé déjà de la mise en scène, je n'y reviendrai que pour constater l'effet immense produit par le décor du manoir, que le défaut d'éclairage, à la répétition, m'avait empêché d'apprécier à sa juste valeur. Mes félicitations sincères à M. Devoir.

Ce qui frappe surtout, dans l'*Africaine*, c'est la progression constante qui se manifeste à mesure que l'action se déroule. Tout est beau, certainement, mais il y a des nuances qui vont s'accroissant de plus en plus vers la perfection, à mesure que le dénouement approche. Le quatrième acte est magnifique ; le duo, lui seul, est plus qu'un chef-d'œuvre, et je doute qu'on parvienne jamais à trouver mieux. Il est impossible de rendre plus expressive la passion humaine, et d'exercer une plus profonde impression sur l'âme de ses auditeurs.

Après ce morceau capital, il semblait qu'il n'y eût plus rien à faire, et que tout ce qui suivait devait paraître fade et incolore.

Il fallait être Meyerbeer pour trouver, après la marche indienne et le duo, l'admirable prélude et la scène du manoir ; un compositeur d'un mérite ordinaire n'eût certainement pas réussi à se faire écouter. Mermet l'avait bien compris ; aussi s'est-il soigneusement abstenu de rien ajouter à la Marsaillaise de Roland.

Le public s'est tout d'abord tenu sur la réserve vis-à-vis de l'*Africaine*, et ce n'est guère qu'au cinquième acte que l'enthousiasme l'a gagné. J'aurais pu pas comprendre cette défiance injuste en vers une œuvre doublement consacrée déjà par le nom de son auteur et ses réussites précédentes. Je comprends moins encore le siffleur acharné, brutal et stupide insulteur d'une mémoire glorieuse, dont l'opposition a duré toute la soirée.

La musique de Meyerbeer doit être entendue maintes fois pour être bien comprise ; aussi j'espère que la froideur du public pour les trois premiers actes fera place, après quelques représentations, à une grande et légitime admiration.

L'interprétation, quoique bonne, est restée au dessous de ce qu'elle avait été aux répétitions ; l'émotion des artistes y était peut-être pour quelque chose. M. Wicart a rendu convenablement le rôle de Vasco. Je sais qu'on va m'opposer son chat du quatrième acte et le défaut d'ampleur dans le final du premier, mais j'ai trop souvent critiqué M. Wicart pour ne pas être suspecté de partialité lorsque je rends justice à la façon pleine de charme dont il a détaillé les principaux passages de son rôle.

Méris se ressentait encore de son indisposition ; malgré cela, l'excellent artiste a eu de fort beaux moments, et la ballade de *Adamastor* a trouvé en lui un digne interprète ; MM. Barbot, Barrielle et Marthieu, dans des rôles de peu d'importance, ont simplement fait leur devoir. Je préfère m'abstenir de toute réflexion sur M. Vanaud et M^{lle} Bibès ; le public jugera.

M^{me} Sallard trouvera-t-elle, à Paris, un public aussi sympathique que le nôtre ? Je le lui souhaite et je constate, en attendant, que son air d'entrée et le duo final lui ont valu des applaudissements qu'elle méritait à juste titre.

Mais c'est pour M^{me} Meillet qu'ont été les honneurs de la soirée. Douée d'une voix charmante, cette artiste possède un talent hors ligne et qui nous a paru d'autant plus sympathique que, depuis longtemps déjà, nous sommes privés de soprano. Le public ne s'est pas trompé sur sa valeur ; il lui a fait une ovation chaleureuse après la scène du manoir, chantée délicieusement par elle. C'était la première fois que M^{me} Meillet chantait à Lyon ; nous espérons que l'accueil qu'elle a reçu l'engagera à revenir si faire entendre. Avec elle, le succès de l'*Africaine* est assuré.

L'espace me manque pour m'occuper aujourd'hui du théâtre des Célestins. J'aurai, plus tard, à rendre compte longuement de la *Jeunesse de Mirabeau* et de *Marion Delorme*, mais je ne saurais passer sous silence le triomphe de M^{lle} Smith, dans le beau drame de Victor Hugo ; celle-ci est

réellement une grande artiste qui sait comprendre et dignement exprimer les idées contenues dans ces pages sublimes de notre plus grand poète.

Qu'en terminant je signale aussi la naissance d'un jeune talent. J'ai vu, dimanche dernier, M. Francisque, comique jeune au théâtre de la Croix-Rousse, jouer d'une façon vraiment remarquable, et qui méritait d'être signalée, le *Rodin du Juif-Errant*. Le fait est d'autant plus méritoire que c'est par suite du départ de l'un de ses camarades que ce rôle lui avait été distribué, quatre jours seulement avant la représentation.

Excusez, Saint-Urbain, si je chasse sur vos terres. ALFRED DEBEAUCY.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — Nous venons de voir défiler sur les hauteurs une semaine grosse d'événements. Vous ne vous en doutez pas ! C'est pourtant vrai et je ne sais réellement par quel bout commencer. Vous parlerez de la représentation extraordinaire donnée par la troupe de M. Bartholy, comique de Paris, ex-directeur du théâtre Beaumarchais et autres lieux ? Vous entretiendrez-je des préparatifs qui se font, en vue des prochains bals masqués qui vont se donner, tous les samedis, dans la salle de M. Dolbeau ?

Non, je me bornerai aujourd'hui, à vous parler de la pièce en vogue, de la reprise de l'œuvre si dramatique d'Eugène Sue, le *Juif-Errant*.

Dimanche et lundi la salle était littéralement pleine, et à en juger par les trépignements du parterre, le *Juif-Errant* tiendra longtemps l'affiche.

Du reste, la pièce est parfaitement montée : décors nouveaux, riches costumes, et interprétation satisfaisante.

M. Billemaz est un excellent Dagobert, M. Francisque interprète avec talent le personnage de Rodin ; M. Dornoy, (Couche-tout-nu), a été irréprochable. Citons en masse : MM. Varaché, Teysère, Mizon, tous bien convenables. Mais j'ai été particulièrement frappé de la diction intelligente de M^{lle} Antonine, (la Mayeux) ; M^{lle} Valentine a été superbe dans le rôle de Céphise, (reine Bacchante), mes compliments à M^{mes} Renard, Blanche et Flot, j'en passe qui ne sont pas des plus mauvaises. Les jambes de M^{lle} Valentine et les yeux de M^{me} Renard, ont été très-remarqués.

CERCLE DES FAMILLES. — M. Régnier, l'honorable directeur de cette salle, faible prestidigitateur, au dire de mon collaborateur Gonzague, nous a démontré clairement, dimanche dernier, qu'on pouvait être, à la fois, mauvais physicien et excellent acteur. Il a donné au personnage de Dubocage, dans le *vieux Garçon et la petite Fille*, un cachet de bonhomie et de naturel auquel M. Armas, chargé précédemment du même rôle, ne nous avait pas habitués hélas !

Je n'ai pas besoin de vous dire, que M^{lle} Myr a été, comme d'habitude, un délicieux petit démon de malice et d'espièglerie.

Cependant, comme le public se lasse de tout, même des meilleures choses, M. Régnier a jugé à propos de mettre à l'étude la *Petite Sœur*, pièce dans laquelle nous allons assister à de nouvelles métamorphoses de notre gentil lutin.

Je ne me pardonnerais pas de passer sous silence la façon charmante, dont a été joué *Fargeau le nouvelliste*. M. Urbain a été remarquable dans le rôle de Fargeau. MM. Gagne (Bouvard) et Modène (Albert) ont également brillé, quoique d'un éclat moins vif que le premier.

J'aurais désiré que M. E. Perret (Phœbus), fût un peu plus grand seigneur, son rôle exigeait de la tenue et de la distinction. M^{lle} Charlotte (la duchesse), a été digne et remarquablement grande dame, M^{lle} Berthe (Jeanne), touchante et sympathique ; enfin j'ai admiré les jolis yeux de M^{lle} Rose, qui a été adorable de naïveté et de grâce rustique, dans le rôle de M^{me} Crépin, la fiancée de Fargeau.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Doit s'ouvrir prochainement. Peut-être même au moment où ces lignes paraîtront, le fait sera-t-il accompli. Allons ! tant mieux, tout le monde y gagnera, y compris votre humble chroniqueur, dont le royaume va, de cette façon, se trouver prussianisé.

GYMNASE. — Ce malheureux petit théâtre est décidément fatal à ses directeurs. Que d'engloutissements !...

Je n'entreprendrai pas de vous en faire le récit, mais il faut bien que je vous annonce que MM. Régnier et Labarre, après une lutte homérique, ont dû, comme leurs prédécesseurs, battre en retraite devant la persistance de la *déveine*.

Faut-il donc rendre cet établissement à sa destination première ?

Il paraît qu'il n'y a pas à comparer les habitants de la Guillotière à ceux de la Croix-Rousse.

Sur les hauteurs de notre cité on affectionne le culte de Thalie et de Melpomène, mais à la Guillotière on le dédaigne.

Ils courent en foule porter leur offrandes dans les temples dédiés à Gambrinus ? C'est flatter pour eux !

MM. les brasseurs, ne croyez-vous pas qu'une salle de café-concert ferait bien mieux leur... et en même temps, votre affaire ?

PALAIS DE L'ALCAZAR. — Samedi prochain, dixième bal masqué de la saison.

Celui de samedi dernier, favorisé par un temps exceptionnellement doux, a été vraiment remarquable.

A partir de onze heures du soir, les voitures de place, mises en réquisition pour la circonstance, ont vomi, sans interruption, des torrents de masques aux costumes multicolores. Nous avons remarqué dans le nombre la richesse et le bon goût de plusieurs costumes féminins. Malheureusement, nous ne pouvons citer autant de ceux des hommes, qui étaient en général d'une fraîcheur problématique.

L'habit noir faisait absolument défaut... moins ceux de MM. les sergents de ville. En revanche le faux nez pullulait.

Vers deux heures du matin, la splendide salle présentait ce qu'on est convenu d'appeler un coup d'œil féérique, des milliers de becs de gaz aux vives couleurs, une musique entraînante, dans les grottes mystérieuses le murmure des cascades se mêlant au roulement des amours, tout concourait à l'éblouissement des yeux et des oreilles et à l'entraînement... de cœur.

On a dansé jusqu'au jour.

Folle jeunesse ! Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé... à chahuter !

Léon SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée, Regard, rue Tupin, 21.